



HAL
open science

Les minorités protestantes dans les grandes villes françaises de l'époque moderne

Yves Krumenacker

► **To cite this version:**

Yves Krumenacker. Les minorités protestantes dans les grandes villes françaises de l'époque moderne. *Analele Universității București*, 2008, pp.101-114. halshs-00383263

HAL Id: halshs-00383263

<https://shs.hal.science/halshs-00383263v1>

Submitted on 12 May 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Minorités protestantes dans les grandes villes françaises de l'époque moderne

Le protestantisme, en France, n'est pas un phénomène spécifiquement urbain, loin s'en faut. Les cartes habituelles mettent l'accent sur le croissant d'églises qui s'étend de la Saintonge jusqu'à Lyon, couvrant les provinces de Saintonge et d'Aunis, du Poitou (sans doute celle où le pourcentage de protestants par rapport à la population est le plus fort¹), la Guyenne, la Gascogne, le Béarn, le Bas-Languedoc, les Cévennes, le Vivarais, le Dauphiné. Ailleurs, le protestantisme n'est quantitativement important qu'en Normandie - et en Alsace, que nous n'aborderons pas ici car, territoire luthérien, tardivement rattaché à la France, il pose des problèmes spécifiques². Autrement dit, ce sont surtout des régions rurales qui sont touchées par le protestantisme ; une évaluation portant sur les années 1660-1670 considère que 24% des protestants vivent en ville, avec d'importantes disparités entre le Nord et le Sud du pays : 44% des protestants du Nord sont des urbains, et seulement 19,5% de ceux du Sud³. Mais ils sont presque toujours minoritaires : les villes restent globalement catholiques, sauf quelquefois dans le Midi (Nîmes, Montauban, ...) ou dans l'Ouest (La Rochelle), ceci pour le XVI^e siècle.

Ce caractère minoritaire s'accroît au XVII^e siècle, sous le régime de l'Édit de Nantes (1598-1685). Le protestantisme urbain perd de son importance du fait de la politique royale, surtout sous Louis XIV, qui interdit peu à peu aux protestants la possession d'offices et de très nombreux métiers urbains ; du fait aussi de la répression contre des villes rebelles comme Montauban⁴ ou La Rochelle. Dans cette ville, toute nouvelle installation protestante est interdite par la Déclaration royale de novembre 1628 ; la population s'accroît surtout par immigration catholique, essentiellement des artisans et des marchands modestes, en même temps que les abjurations du protestantisme sont nombreuses, notamment en vue de se marier ; enfin, à partir de 1647, quand les activités du port se ralentissent, on assiste à des expulsions de protestants⁵ ; du fait, enfin et surtout, que la démographie urbaine ne peut renouveler la population sans l'apport

¹ Philippe Chareyre, « Démographie et minorités protestantes », *B.S.H.P.F.*, p. 867-889.

² Cartes et chiffres classiques dans Samuel Mours, *Les Églises réformées en France*, Paris, Strasbourg, Librairie Protestante, Librairie Oberlin, 1958. Notre carte, en annexe, essaie d'être plus précise.

³ Philip Benedict, « La population réformée française de 1600 à 1685 », *Annales E.S.C.*, 1987, p. 1433-1465.

⁴ Catherine Rome, *Les bourgeois protestants de Montauban au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 2002.

régulier de nouveaux venus de la campagne et que, généralement, les campagnes sont catholiques⁶. C'est pourquoi la baisse est continue tout au long du XVII^e siècle dans des villes comme Alençon, Metz ou Montauban, alors qu'elle ne débute que sous le règne de Louis XIV dans d'autres comme Rouen ou Alès⁷.

Ces populations urbaines semblent, la plupart du temps, moins bien résister que les campagnes environnantes aux persécutions qui entourent la Révocation de l'Edit de Nantes. En Poitou, par exemple, il existait des minorités urbaines importantes à Niort, Poitiers, Châtellerauld, Thouars, Fontenay, Luçon. Elles ont presque entièrement disparu à la Révocation⁸. On peut noter le même cas dans le val de Loire, à Blois, où la communauté protestante disparaît par abjuration ou par émigration⁹. Finalement, seules des villes situées dans des régions restées très protestantes gardent une population huguenote importante, Nîmes ou Montpellier par exemple.

Ce tableau, très général, de l'implantation protestante urbaine, nous permet de préciser de quelles villes nous allons parler. Nous prendrons en compte des villes relativement importantes, mais où le protestantisme a toujours été ou est devenu très minoritaire : Paris, bien entendu ; des villes de la moitié Sud comme Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux ; des villes de l'Ouest : La Rochelle, Nantes, Lorient, Caen, Rouen ; des villes du Nord, enfin, comme Sedan ou Saint-Quentin. Nous verrons, dans un premier temps, le rôle que peuvent jouer les villes pour le protestantisme. Nous envisagerons ensuite la composition de la population protestante urbaine, avant de nous interroger sur l'intégration, aussi bien sur le plan spatial que sur celui des activités, des protestants dans la ville.

1. Villes et protestantisme

On a relevé depuis longtemps, en Allemagne, des affinités entre les villes et la Réforme, entre les volontés de réformes religieuse et municipale. C'est dans les villes que se trouvent les livres, les lecteurs, et donc les chrétiens les plus réceptifs aux idées de Luther, notamment le

⁵ Communication de Frédéric Grignon, au colloque de Poitiers, avril 1994, *Catholiques et Protestants dans l'Ouest de la France du XVI^e siècle à nos jours*.

⁶ Philip Benedict, *The Huguenot Population of France, 1600-1685*, The American Philosophical Society, Philadelphie, 1994.

⁷ Didier Boisson, « La place et le rôle des protestants dans les villes françaises », dans Jean-Pierre Poussou (dir.), *Les sociétés urbaines au XVII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2007, p. 221-233.

⁸ Yves Krumenacker, *Les Protestants du Poitou au XVIII^e siècle (1681-1789)*, Paris, H. Champion, 1998, p. 222-224.

sacerdoce universel qui établit le lien entre tout croyant et la communauté, alors que dans l'ordre traditionnel, le clergé, intermédiaire obligé avec le sacré, se trouvait en dehors de la communauté. Une nouvelle société urbaine peut apparaître, non soumise au pouvoir ecclésiastique, où la bourgeoisie prend toute sa place¹⁰. Mais ceci est un phénomène allemand ou suisse, dont on n'a pas de réel équivalent en France. Il n'y a même pas vraiment de catégorie sociale qui devient uniformément huguenote, au moins de manière durable. Ainsi, à Lyon, les ouvriers du livre passent en grande majorité à la Réforme ; fiers de leur savoir, ils veulent pouvoir lire la Bible en français ; mais la prise du pouvoir à Lyon par les protestants met fin aux ambiguïtés : les ouvriers du livre, exclus du consistoire, menacés d'excommunication s'ils font grève, critiqués pour leurs cérémonies d'initiation, leurs traditions, vont revenir au catholicisme¹¹. On pourrait multiplier les exemples. En fait, en France, le protestantisme est avant tout affaire de choix individuels, qui peuvent éventuellement diviser les familles, même si on constate que certaines catégories sociales sont plus attirées que d'autres. La lutte contre le protestantisme menée par Louis XIV avant la Révocation (1685) a empêché les huguenots de profiter des offices, les obligeant à se réfugier dans les affaires, le commerce. Ils ont peu à peu été exclus de la plupart des métiers, mais ils résistent souvent bien jusqu'en 1685¹².

Les villes apparaissent également comme des centres économiques et, à ce titre, attirent des commerçants étrangers. Dans certains cas, il s'agit de protestants. On peut en faire une rapide énumération pour le XVIII^e siècle (mais les choses ne sont pas très différentes auparavant). On compte des protestants hollandais, anglais, allemands, suisses ou genevois, quelques Danois et Suédois également, à Paris (mais les chapelles de Suède et de Danemark sont surtout fréquentées par des luthériens allemands¹³), à Bordeaux¹⁴, à La Rochelle¹⁵, à Nantes¹⁶, à Marseille¹⁷. Les

⁹ Thibaud Fourrier, *La Minorité protestante de Blois : de l'entourage de la cour (fin XVI^e siècle) au Refuge (début XVIII^e siècle)*, thèse, Tours, 1994.

¹⁰ Bernd Moeller, *Villes d'Empire et Réformation*, Genève, Droz, 1966 ; id., « Les villes, les livres et la Réforme en Allemagne », *B.S.H.P.F.*, 1993, p. 7-40 et 187-233.

¹¹ Natalie Zemon Davis, « Strikes and Salvation at Lyon », *Society and Culture in Early Modern France*, Stanford University Press, 1975, p. 1-16.

¹² A. Th. Van Deursen, *Professions et métiers interdits. Un aspect de la Révocation de l'Edit de Nantes*, Groningue, 1960.

¹³ H. Lüthy, *La Banque protestante en France... , op. cit.* ; Janine Driancourt-Girod, *L'Insolite histoire des luthériens de Paris. De Louis XIII à Napoléon*, Paris, Albin Michel, 1992.

¹⁴ Alfred Leroux, *Les Religioneux de Bordeaux de 1685 à 1802*, Bordeaux, Feret & Fils, 1920, p. 237.

¹⁵ Sophie Molinier-Potencier, *La Sépulture des Protestants de l'Edit de Fontainebleau à l'« Edit de Tolérance » (1685-1792)*, thèse, Paris II, 1996, p. 340.

¹⁶ Jean-Yves Carlier, *Protestants et Bretons. La mémoire des hommes et des lieux*, Paris, La Cause, 1996, p. 77-78.

Hollandais sont surtout nombreux dans les ports de l'Atlantique : à Bordeaux, où ils constituent le groupe étranger le plus important pendant la première moitié du siècle, pratiquant surtout le négoce des vins (Pelt, de Ridder, Van Hamstede, etc.)¹⁸ ; à Nantes, où ils s'occupent également de vins, quand ils ne sont pas courtiers en produits divers – l'un d'eux, Van Haerzell, possède à la fin du XVII^e siècle la deuxième fortune de la ville ; à La Rochelle, avec par exemple Van Hoogwerff, qui a fait l'objet d'une étude récente¹⁹, à Rouen (les Amsing, les Van der Hulst)²⁰. On en compte également à Lyon, Marseille, Toulouse²¹. Les Anglais se retrouvent dans les mêmes villes : à Bordeaux, où les commissionnaires britanniques sont en augmentation au cours du siècle²², à La Rochelle, à Rouen, à Lyon, à Marseille. Les Allemands sont particulièrement nombreux à Bordeaux – d'abord les Hanséates, puis des négociants de toute l'Allemagne, dans la deuxième moitié du siècle²³. On en trouve aussi à Nantes, généralement liés aux manufactures, à Lyon (environ 10% des protestants de la ville)²⁴, à Marseille. Ils sont beaucoup plus rares à La Rochelle ou Toulouse. Sans surprise, Suisses et Genevois dominent à Lyon²⁵, mais aussi à Marseille, ils sont assez nombreux à La Rochelle, un peu moins à Bordeaux, plus rares ailleurs.

Les villes, enfin, servent de refuge en temps de persécution. Les huguenots venus d'ailleurs peuvent en effet bénéficier de l'anonymat des grandes villes. Ils y trouvent des complicités pour se cacher quelque temps, pour trouver un guide qui les aidera à franchir les frontières du royaume. Ainsi, aux lendemains de la Révocation, de nombreux protestants de Bresse comme du Vivarais envoient-ils leurs enfants à Lyon, où ils sont accueillis dans des pensions et échappent ainsi aux regards des autorités²⁶. Paris est évidemment le principal lieu de

¹⁷ Charles Carrière, *Négociants marseillais au XVIII^e siècle. Contribution à l'étude des économies maritimes*, Marseille, Institut historique de Provence, 1973 ; Madeleine Villard, « La vie religieuse des protestants à Marseille (1770-1820) », dans *Pratiques religieuses dans l'Europe révolutionnaire (1770-1820), Actes du Colloque de Chantilly, 27-29 novembre 1986*, Turnhout, Brepols, 1988, p. 255-264.

¹⁸ Paul Butel, *Les Négociants bordelais, l'Europe et les Iles au XVIII^e siècle*, Paris, Aubier, 1974, p. 155.

¹⁹ Vanessa Martin, *Pierre-Jean Van Hoogwerff. Chronique d'une ascension sociale à La Rochelle –1729-1813*, Paris, Association pour le Développement de l'Histoire Economique, collection Historiens de Demain, 2002.

²⁰ Jean-Pierre Bardet, *Rouen aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les mutations d'un espace social*, Sedes, 1983, p. 218.

²¹ Jean-Luc Laffont, *Policer la ville. Toulouse capitale provinciale au siècle des Lumières*, thèse, Toulouse II, 1997, p. 957.

²² P. Butel, *Les Négociants bordelais...*, *op. cit.*, p. 160-163.

²³ *Id.*, p. 156-159 ; Peter Voss, « Entre commerce, voyage et expérience religieuse : Nicolas Woldt, marchand lubeckois à Bordeaux au début du XVIII^e siècle », dans Albrecht Burkardt (dir.), *Commerce, voyage et expérience religieuse XVI^e-XVIII^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 317-331.

²⁴ Yves Krumenacker, *Des Protestants au Siècle des Lumières. Le modèle lyonnais*, Paris, H. Champion, 2002, p. 136-141, 184-186.

²⁵ *Id.*, et les nombreuses pages consacrées à la « Nation suisse » de Lyon par H. Lüthy, *La Banque protestante en France de la Révocation de l'Edit de Nantes à la Révolution*, Paris, SEVPEN, 1959.

²⁶ Y. Krumenacker, *Des Protestants au siècle des Lumières...*, *op. cit.*, p. 42.

refuge. Dès le XVII^e siècle, on y trouve des familles de Gien, d'Orléans, de Sancerre (surtout des marchands de vin). L'intérêt commercial (contrôler l'ensemble du circuit économique, de la production à la commercialisation) joue sans doute autant que l'attraction religieuse. On trouve également des tapissiers d'Aubusson, comme des marchands de Blois. S'ajoutent, au XVIII^e siècle, des protestants de Châtillon-sur-Loire, Gien, etc. A une moindre échelle, Orléans attire également de nombreux huguenots de la vallée de la Loire, principalement de Sancerre, Châtillon et Gien. On trouve également des immigrants huguenots à Tours²⁷. Ces phénomènes migratoires de refuge intérieur n'ont guère été étudiés, mais il est probable qu'on en trouve dans toutes les régions.

2. La population protestante urbaine

Combien y a-t-il de protestants dans les villes françaises ? Il est bien difficile de répondre. Au XVII^e siècle, Paris pouvait en compter 10 à 12000, il y en aurait 20 à 25000 en 1802²⁸. Lyon en a environ 1700 au milieu du XVII^e, 1100 en 1685, peut-être entre 1500 et 2000 vers 1760, plus de deux mille au début de la Révolution²⁹. Toulouse n'en aurait que 200 vers 1789, contre 25 en 1685 et 134 vers 1750³⁰. Rouen, qui pouvait avoir 5500 protestants au XVII^e siècle, n'en a plus que 3500 à la veille de la Révocation et quelques centaines en 1789³¹. A Marseille, la population protestante est très faible au XVII^e ; en 1685, il n'y aurait guère plus de 200 réformés ; on en compte environ 2000 un siècle plus tard (mais pour une ville de 100 000 habitants)³². Nantes a environ 500 protestants dans les années 1670-1685, plusieurs centaines à nouveau à la fin du XVIII^e, après une émigration importante à la Révocation³³. Bordeaux, qui aurait eu plus de 2300 protestants en 1685, en aurait environ 4000 vers 1780³⁴. Alençon en a 1500 dans le premier tiers du XVII^e siècle, 800 dans les années 1680³⁵. On pourrait donner d'autres chiffres, même si toutes

²⁷ Didier Boisson, *Les Protestants de l'ancien colloque du Berry de la révocation de l'édit de Nantes à la fin de l'Ancien Régime (1679-1789)*, Paris, H. Champion, 2000, p. 270-292.

²⁸ *Histoire des Protestants en France*, Toulouse, Privat, 1977, p. 123 et 244.

²⁹ Y. Krumenacker, *Des Protestants au siècle des Lumières...*, *op. cit.*

³⁰ J.-L. Laffont, *Policer la ville...*, *op. cit.*, p. 987-988.

³¹ J.P. Bardet, *Rouen aux XVII^e et XVIII^e siècles...*, *op. cit.*, p. 217, 244.

³² Victor-Louis Bourrilly, *Les Protestants de Provence aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Gap, Ophrys, 1956, p. 59-62 ; M. Villard, « La vie religieuse des protestants à Marseille... », *art. cit.*, p. 255-256.

³³ J.-Y. Carluet, *Protestants et Bretons...*, *op. cit.*

³⁴ Alfred Leroux, *Les Religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802*, Bordeaux, Feret & Fils, 1920, p. 14, 96-100.

³⁵ Ph. Benedict, « La population réformée... », *art. cit.*

les villes n'ont pas été étudiées. Trois points sont à noter. Tout d'abord, le protestantisme français est avant tout rural : on ne peut compter au maximum que 20% d'urbains, en incluant les toutes petites villes du Sud-Est³⁶. Ensuite, le protestantisme urbain est partout minoritaire au XVIII^e siècle : même Montauban a moins d'un tiers de huguenots, et Nîmes en a environ 14000, pour une population totale de 49000 à la fin du siècle³⁷ ; la plupart du temps, ce n'est qu'une infime minorité, 2-3% de la population, souvent moins dans les grandes villes. En troisième lieu, cette population a beaucoup baissé à la fin du XVII^e en raison de la Révocation, mais elle est en bien des cas plus importante numériquement en 1789 qu'en 1685 ; les exceptions sont surtout les grands centres protestants du Midi où la population réformée, quoique importante, est devenue minoritaire, et les villes comme Poitiers ou Blois, où elle a disparu. Un cas intermédiaire est fourni par Sedan, où les protestants formaient en 1642 les deux tiers de la population, un gros tiers en 1684, et seulement 7 % vers 1740³⁸.

Socialement, il s'agit d'une population plutôt favorisée, au moins dans les grandes villes. Sans doute faut-il se méfier de la bibliographie, qui s'intéresse surtout aux bourgeoisies et laisse dans l'ombre les milieux plus populaires. Par ailleurs, comme nous avons pu le vérifier à Lyon, ces milieux populaires sont difficiles à saisir, car ils ne se fixent pas dans la ville et sont souvent absents des registres de baptêmes et mariages. Il n'en reste pas moins que le poids de la bourgeoisie semble écrasant. A Lyon, au XVII^e siècle, les marchands sont de loin les plus nombreux, si l'on se fie aux registres paroissiaux, et cet avantage augmente au fur et à mesure que les autres professions se ferment aux protestants : cette élite sociale forme environ 45 % de la communauté au milieu du siècle, si on y ajoute quelques hommes de loi, médecins, apothicaires ou orfèvres³⁹. Dans la première moitié du XVIII^e, c'est sans doute plus de 50 %, et encore plus dans la deuxième moitié⁴⁰. Le même phénomène s'observe ailleurs. A Toulouse, le négoce et la banque dominant (on songe à la banque Isaac Courtois), les autres huguenots appartiennent à la petite bourgeoisie⁴¹. Les banquiers protestants de Paris sont bien connus grâce à Herbert Lüthy⁴², mais il faut y ajouter les artistes et tout le monde de l'ébénisterie d'art, des artisans en voitures,

³⁶ D. Robert, cité dans *Histoire des Protestants en France...*, *op. cit.*, p. 245.

³⁷ *Ibid.*, et p. 251.

³⁸ Gérard Gayot, *Les Draps de Sedan 1646-1870*, Paris, Ed. de l'E.H.E.S.S., 1998, p. 59, 70.

³⁹ Tristan Boffard, *La Condition juridique des protestants de Lyon de l'Edit de Nantes à sa Révocation*, thèse de doctorat en droit, université Lyon 3, 1997, p. 85-88.

⁴⁰ Y. Krumenacker, *Des Protestants au Siècle des Lumières...*, *op. cit.*, p. 135, 188-190.

⁴¹ J.-L. Laffont, *Policer la ville...*, *op. cit.*, p. 988-989.

⁴² H. Lüthy, *La Banque protestante en France...*, *op. cit.*

des joailliers, tailleurs, etc., d'origine germanique⁴³. On peut estimer, à Marseille, que 20 % des négociants sont protestants⁴⁴. A Nantes comme à Lorient, presque tous les protestants sont négociants au XVIII^e siècle, alors qu'il y avait aussi quelques domestiques, ouvriers et artisans à Nantes avant la Révocation⁴⁵. À Loudun, on compte, vers 1650, 29% de marchands, 25% d'officiers, 23% de possesseurs de seigneurie et 7% de professionnels de la santé⁴⁶. À Blois, Orléans, Issoudun, Châtillon-Coligny, La Charité-sur-Loire, les notables représentent plus des deux tiers des familles⁴⁷. Là encore, il est inutile de poursuivre : avec plus ou moins de précision, c'est le même tableau qui peut être dressé partout, avec néanmoins quelques nuances : les artisans sont majoritaires à Tours ; mais il s'agit d'artisans dans les secteurs favorisés de la soie et de la passementerie ; on note la même domination des artisans en Champagne, à Vitry-le-François et à Châlons.

Et cette élite protestante est aussi une élite urbaine. A Lyon, les Delessert, les Couderc, font partie des plus riches habitants de la ville⁴⁸. A Bordeaux, les Baoux, Barthez, Bonnafé, Nairac, Tarteyron sont parmi les plus riches armateurs et négociants⁴⁹. La Chambre de Commerce de Marseille est dominée par les protestants, dont certains sont nobles, et possèdent de grosses fortunes⁵⁰. À La Rochelle, vers 1650, vingt-et-un des vingt-cinq plus gros armateurs sont protestants et ce sont souvent les plus importants⁵¹. À Sedan, cinq des sept plus gros fabricants, en 1771, sont protestants, dont La Bauche et Poupert, qui sont anoblis⁵². Ceux de Saint-Quentin expédient des toiles fines dans toute l'Europe, grâce à leurs contacts dans le Refuge⁵³.

Bien entendu, les étrangers sont nombreux. Ils ont déjà été évoqués. Donnons simplement quelques chiffres. Partout, ils sont extrêmement nombreux juste après la Révocation, car il n'y a plus, théoriquement, de protestants français. A Lyon, jusque dans la première moitié du XVIII^e,

⁴³ J. Driancourt-Girod, *L'Insolite histoire...*, *op. cit.*

⁴⁴ M. Villard, « La vie religieuse des protestants à Marseille... », art. cit.

⁴⁵ J.-Y. Carluet, *Protestants et Bretons...*, *op. cit.*

⁴⁶ Edwin Bezzina, *After the Wars of Religion : Protestant-catholic Accommodation in the French Town of Loudun*, University of Toronto Press, 2004.

⁴⁷ Didier Boisson, Christian Lippold, « Les protestants du centre de la France et du Bassin parisien et la Révocation de l'édit de Nantes », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 2002, p. 337-383.

⁴⁸ Y. Krumenacker, *Des Protestants au Siècle des Lumières...*, *op. cit.*, p. 197.

⁴⁹ P. Butel, *Les Négociants bordelais...*, *op. cit.*, p. 191.

⁵⁰ Ch. Carrière, *Négociants marseillais au XVIII^e siècle...*, *op. cit.*

⁵¹ Louis Perouas, *Le Diocèse de La Rochelle de 1648 à 1724. Sociologie et pastorale*, Paris, SEVPEN, 1964.

⁵² St. Leroy, « Les Protestants de Sedan au XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1896, p. 337-361 ; Gérard Gayot, *Les Draps de Sedan...*, *op. cit.*

⁵³ Jean-Marie Wiscart, « Entre Bible et navette en Picardie septentrionale du XVI^e au XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1999, p. 703-727.

les Français représentent moins de 20 % de la communauté, ils sont plus nombreux ensuite, mais restent en dessous des 50 %⁵⁴. On aimerait avoir de tels chiffres pour les autres villes. Les monographies existantes se contentent généralement de signaler l'importance de l'élément étranger. Il y aurait à Bordeaux un cinquième de protestants non Français vers 1780⁵⁵. Parmi les négociants marseillais, les étrangers seraient un peu plus nombreux que les Français⁵⁶. Mais on n'en sait guère plus.

Ceci est cependant suffisant pour saisir les caractères essentiels de la population protestante urbaine : une population minoritaire, souvent très minoritaire, riche, avec une forte composante étrangère. Une population qui se distingue de la population catholique, au moins quand on la considère à travers une analyse sociale. Mais n'est-ce pas trompeur ? Il faudrait savoir ce qu'il en est des représentations, se demander s'il y a une véritable construction identitaire.

3. L'intégration dans la cité

Un premier indice peut être constitué par la localisation des protestants dans la cité. À Paris, la population protestante traditionnelle habite surtout, au XVII^e siècle, au faubourg Saint-Germain ; c'est aussi là que se trouvent la majorité des marchands de vin venus de Sancerre ou d'Orléanais ; mais il y a aussi des réformés aux faubourgs Saint-Marcel et Saint-Antoine, d'autres davantage disséminés dans la ville⁵⁷. Les habitués de la Chapelle de Suède logent au faubourg Saint-Antoine pour les ébénistes, dans le quartier Bonne-Nouvelle et dans le faubourg Saint-Germain pour les autres métiers du bois, également à Saint-Germain et à Montmartre-Bonne Nouvelle pour les artisans en carrosses et les facteurs d'instruments, de chaque côté du Pont-Neuf pour les tailleurs et cordonniers. Laissons la parole à leur historienne, pour une conclusion très nuancée : « Ainsi les artisans luthériens installés à Paris restent-ils entre eux – entre Allemands et entre gens du même métier. Ils forment des îlots de gens qui se connaissent, s'attirent et accueillent les nouveaux arrivants. [...] Cependant ces îlots ne sont pas des ghettos germaniques.

⁵⁴ Y. Krumenacker, *Des Protestants au Siècle des Lumières...*, *op. cit.*, p. 136-141, 184-186.

⁵⁵ A. Leroux, *Les Religionnaires de Bordeaux...*, *op. cit.*, p. 96-100.

⁵⁶ Y. Krumenacker, *Des Protestants au Siècle des Lumières...*, *op. cit.*, p. 280.

⁵⁷ Michelle Magdelaine, « Enquête. Les Protestants parisiens sous l'Ancien Régime », », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1999, p. 431-440. Une thèse est en cours sur le sujet, par Gwenaëlle Lieppe. D. Boisson, *Les Protestants de l'ancien colloque du Berry...*, *op. cit.*, p. 291-292.

Chacun d'eux est implanté dans un quartier où des métiers similaires sont pratiqués par des artisans français »⁵⁸. De même, les quartiers où se regroupent traditionnellement les protestants français sont habités majoritairement par des catholiques. Quant aux protestants du Berry qui viennent se réfugier à Paris après la Révocation, ils sont plutôt sur la rive droite, non loin des Halles, mais sans qu'il y ait de rue, de quartier ou de paroisse privilégiée⁵⁹.

Lyon représente un cas similaire. Les protestants étaient nombreux, à l'extrême fin du XVI^e siècle, au Bourgneuf, près de la porte de Vaise, quartier où les marchands, notamment étrangers, étaient nombreux. Au XVII^e et dans la première moitié du XVIII^e siècle, ils sont surtout dans la presqu'île, entre Saint-Nizier et l'Hôtel de Ville, quartier négociant par excellence ; la seule différence notable avec les élites catholiques est que celles-ci commencent à s'implanter vers Bellecour, Ainay et Saint-Jean, ce qui n'est pas encore le cas des protestants. Dans la deuxième moitié du XVIII^e, la principale nouveauté réside en l'installation de négociants protestants dans les nouveaux quartiers Saint-Clair et des Brotteaux⁶⁰. Autrement dit, comme à Paris, si les protestants se retrouvent plus nombreux dans certains quartiers que dans d'autres, ils ne dominent nulle part, ils sont toujours mêlés à des catholiques. Il n'y a pas de ghetto protestant. Tout au plus pourrait-on sans doute repérer des maisons entièrement protestantes ; mais on ne saurait aller plus loin. À Toulouse, les protestants sont trop peu nombreux pour avoir un quartier à eux. Ils sont mêlés à la population catholique, et plutôt bien acceptés⁶¹. A Nantes, si les Suisses vivent un peu à part, les autres protestants sont bien intégrés dans la ville et ils organisent des cérémonies mondaines dans leurs hôtels particuliers et dans leurs résidences estivales des bords de l'Erdre ou de la Loire⁶². Finalement, la seule exception est peut-être Bordeaux, où les négociants protestants ont leur quartier, les Chartrons, situé au bord de la Garonne, à l'extérieur de la ville. Mais cette ségrégation est limitée. Tout d'abord, parce qu'on trouve des protestants ailleurs dans la ville, à la Rousselle, avec des milieux beaucoup plus populaires. Ensuite, parce que le quartier des Chartrons est réservé à tous les négociants étrangers, quelle que soit leur religion, et qu'il est entièrement désenclavé sous l'intendant Tourny (1743-1757), qui le relie à la

⁵⁸ J. Driancourt-Girod, *L'Insolite histoire...*, *op. cit.*, p. 197.

⁵⁹ D. Boisson, *Les Protestants de l'ancien colloque du Berry...*, *op. cit.*, p. 292.

⁶⁰ Y. Krumenacker, *Des Protestants au Siècle des Lumières...*, *op. cit.*, p. 19, 141-142, 201-205.

⁶¹ J.-L. Laffont, *Policer la ville...*, *op. cit.*, p. 989.

⁶² J.-Y. Carlier, *Protestants et Bretons...*, *op. cit.*, p. 165.

ville par deux larges avenues qui contournent le Château Trompette⁶³. Nulle part donc on ne peut parler d'identité protestante en terme d'identité spatiale.

Y aurait-il à chercher du côté de la cohésion religieuse ? Des éléments contradictoires apparaissent. L'un est l'apparition d'un sentiment œcuménique protestant, qui n'a guère été souligné jusqu'à présent. Or, alors que dans toute l'Europe, luthériens et calvinistes sont en rivalité, en opposition, voire en conflit, pour ne rien dire des autres dénominations protestantes, le même constat peut être fait dans plusieurs villes : les protestants des diverses confessions se retrouvent au même culte. On a ainsi des réformés à la chapelle luthérienne de Suède à Paris. À Nantes, l'assistance au culte, chez le négociant Pelloutier, est calviniste et luthérienne. À Lyon, au début du XVIII^e siècle, les étrangers ont droit à un pasteur luthérien et des réformés participent au culte ; à la fin du siècle, ce sont les luthériens qui participent au culte réformé⁶⁴. À Bordeaux, les Hanséates obtiennent un pasteur en 1752, envoyé par l'Unité des Frères Moraves ; dans les années qui suivent, les piétistes moraves semblent avoir beaucoup d'influence sur la communauté française ; mais déjà au XVII^e siècle, protestants réformés français et luthériens étrangers se retrouvaient au temple de Bègles. Ainsi pourrait se former une identité protestante dépassant les clivages confessionnels, dont on peut cependant douter de la profondeur : en effet, quand ils doivent partir à l'étranger, par exemple à la suite de persécutions, les protestants bordelais choisissent leurs lieux d'exil sur des critères religieux autant qu'économiques, évitant par exemple les villes allemandes luthériennes⁶⁵.

L'identité religieuse peut aussi se percevoir dans la volonté des protestants des villes de rétablir un culte public au XVIII^e siècle, contrairement à ce qui est souvent affirmé ; à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, la communauté se réunit autour du culte⁶⁶. C'est aussi le cas à Sedan, où les négociants, après s'être retrouvés dans la franc-maçonnerie, se paient un pasteur, qu'ils cherchent à contrôler⁶⁷.

C'est pourtant en ce domaine qu'on peut voir les limites d'une cohésion religieuse reposant sur le culte. En effet, à Paris comme à Rouen, les protestants sont opposés au culte

⁶³ Voir les différents ouvrages déjà cités sur Bordeaux.

⁶⁴ Une thèse est en cours sur ce sujet à l'Université Lyon 3, par Alain Briand-Barralon, « La communauté luthérienne de Lyon, 1685-2007 » (dir. Yves Krumenacker).

⁶⁵ P. Voss, « Entre commerce, voyage et expérience religieuse... », art. cit.

⁶⁶ Yves Krumenacker, « Des négociants protestants dans la France catholique », dans Albrecht Burkardt (dir.), *Commerce, voyage et expérience religieuse XVI^e-XVIII^e siècles*, op. cit., p. 303-313.

⁶⁷ G. Gayot, *Les Draps de Sedan...*, op. cit., p. 370-372.

public et se contentent de réunions privées, beaucoup moins dangereuses. A Marseille, quand les négociants célèbrent le culte chez la veuve Jersin, les milieux populaires tiennent des assemblées à la Rousselle ; il n'y a toutefois qu'un seul consistoire⁶⁸. A Saint-Quentin, les négociants pratiquent un culte privé, alors que les tisserands fréquentent les assemblées clandestines du Désert, à la campagne⁶⁹. A Montauban coexistent des cultes de société assez distingués et des cultes publics populaires assez désordonnés⁷⁰. Les questions tactiques et surtout les préventions sociales empêchent donc certaines communautés protestantes urbaines de s'organiser autour du culte.

Sortant du cadre strict de la pensée religieuse, on peut se poser la question d'une identité construite sur une idéologie commune et sur la fréquentation des mêmes lieux de sociabilité. On songe, bien entendu, d'abord à la franc-maçonnerie. Mais ce n'est guère concluant. On a en effet pu souligner la participation importante des protestants à la franc-maçonnerie. Mais elle reste minoritaire et, surtout, dans la majorité des cas, les maçons protestants se retrouvent dans les mêmes loges que les catholiques, le critère essentiel de démarcation étant social. Il y a bien quelques exceptions. Ainsi, des structures ont été créées pour accueillir les maçons étrangers, et elles concernent surtout des protestants ; c'est le cas de la *Réunion des Etrangers* à Paris, à partir d'une initiative franco-danoise, de l'*Amitié* de Bordeaux pour les voyageurs germaniques, généralement protestants, de son équivalent à Marseille *Saint-Jean d'Ecosse*, ou de la *Candeur* à Strasbourg, pour les étudiants luthériens⁷¹. Certaines loges françaises sont en grande majorité protestante, mais elles sont rares. C'est le cas de *Saint-Jean d'Ecosse* à Marseille⁷², du *Rite ancien*, dont tous les membres sauf un sont protestants, à Saint-Quentin⁷³, des *Frères zélés* et de la *Famille unie* à Sedan⁷⁴ ; mais il est significatif que l'Ordre de l'Etoile, qu'on a pu décrire

⁶⁸ A. Leroux, *Les Religionnaires de Bordeaux...*, *op. cit.*

⁶⁹ J.-M. Wiscart, « Entre Bible et navette... », art. cit.

⁷⁰ *Histoire des Protestants en France*, *op. cit.*, p. 219.

⁷¹ Pierre-Yves Beaurepaire, « Les voyages des francs-maçons : une institution européenne au XVIII^e siècle », dans *Le Voyage à l'époque moderne*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, p. 59-63 ; id., « Le rayonnement et le recrutement étranger d'une loge maçonnique au service du négoce protestant : *Saint-Jean d'Ecosse* à l'orient de Marseille au XVIII^e siècle », *Revue Historique*, 1995, p. 263-288.

⁷² P. Y. Beaurepaire, « Le rayonnement et le recrutement étranger... », art. cit.

⁷³ Jean-Marie Wiscart, « Entre Bible et navette en Picardie septentrionale du XVI^e au XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1999, p. 703-727.

⁷⁴ G. Gayot, « Les problèmes de la double appartenance : Protestants et Francs-maçons à Sedan au XVIII^e siècle », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1971, p. 415-429.

comme une tentative de maçonnerie protestante, et qui a des ramifications à Nîmes, La Rochelle et Paris, ne se soit pas développé⁷⁵.

Certains protestants fréquentent d'autres lieux de sociabilité. À Marseille, ils sont nombreux à l'Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts (Jacques Seimandy en est même directeur en 1764 et 1786, Dominique Audibert en est secrétaire perpétuel de 1784 à 1786), aux Académies de Peinture et de Musique⁷⁶. À Bordeaux, on les trouve surtout au Musée, fondé en 1783 ; ils sont en revanche exclus de l'Académie⁷⁷. Ce phénomène semble moins marqué à Lyon, même si le pasteur Frossard est membre de plusieurs académies et sociétés savantes.

Le protestantisme urbain pourrait ainsi se définir dans une tension entre construction identitaire et ouverture à l'autre. La construction identitaire peut se manifester par le fait d'habiter dans les mêmes quartiers, de fréquenter les mêmes lieux et sociétés. Mais on ne reste pas uniquement entre soi, et c'est là une marque d'ouverture, sans doute plus ou moins forte selon les lieux d'origine des protestants ; il semble que les étrangers, notamment les Suisses, se mêlent moins à la population française. Mais ce peut être une question de nationalité, voire de langue, plus que de religion.

Ce couple construction identitaire / ouverture peut être illustré également par les relations familiales et sociales. L'endogamie religieuse est certaine, toutes les études le montrent, avec simplement quelques nuances concernant le petit peuple. Ainsi, à Marseille, on compte un certain nombre de mariages mixtes chez les artisans et les ouvriers, alors qu'ils sont extrêmement rares chez les notables⁷⁸, c'est également le cas à Bordeaux. Pour ces mariages entre protestants, étant donné la taille réduite de la population, on n'hésite pas à faire alliance avec des familles d'origine très différente ; on trouve ainsi à Lyon des unions entre Vaudois et huguenots du Sud-Est de la France, entre Allemands et Suisses, entre Dauphinois et Parisiens, entre Anglais et Vaudois, etc.⁷⁹, ce qui témoigne d'une réelle conscience protestante. Ce phénomène s'observe évidemment dans les autres villes.

⁷⁵ Daniel Ligou, « Antoine Court, l'Ordre de l'Etoile et la maçonnerie vaudoise entre 1740 et 1760 », dans Hubert Bost, Claude Lauriol (dir.), *Entre Désert et Europe, le pasteur Antoine Court (1695-1760)*, Paris, H. Champion, 1998, p.247-259.

⁷⁶ Jean-Louis Ferran, « Quelques notes sur l'esprit de la haute bourgeoisie protestante à Marseille à la fin de l'Ancien Régime », *Provence historique*, 1958, p. 134-136.

⁷⁷ Jean-Pierre Poussou, Paul Butel, *La Vie quotidienne à Bordeaux au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1980.

⁷⁸ M. Villard, « La vie religieuse... », art. cit.

⁷⁹ Y. Krumenacker, *Des Protestants au Siècle des Lumières...*, op. cit., p. 176.

Mais, inversement, les relations sociales sont loin d'être uniformément confessionnelles. Dans les affaires, des alliances commerciales se nouent quelquefois entre protestants et catholiques, à Marseille comme à Lyon. Si elles ne sont pas très fréquentes, c'est qu'on privilégie généralement les liens de cousinage ou l'origine géographique ; cela peut renforcer le particularisme protestant, mais pas pour des raisons religieuses. Sur le plan social, les protestants bordelais ont leurs propres œuvres : une maison de charité pour les malades incurables et les vieillards, une école gratuite⁸⁰. Mais, à Lyon, les négociants protestants participent à une institution philanthropique originale, l'Institut de bienfaisance pour les mères nourrices, qui promeut l'allaitement maternel, ils font des dons aux petites écoles de la ville, ils font des legs aux hôpitaux et aux pauvres de leur paroisse, ils souscrivent pour l'achat de lits au bénéfice des malades de l'Hôtel-Dieu⁸¹. De même, au XIX^e siècle, les protestants lyonnais créent de nombreuses œuvres sociales pour leur communauté (ouvroirs, société des jeunes orphelines, œuvre des mariages, société des layettes, société protestante de prévoyance et de secours mutuel, bibliothèque populaire protestante, infirmerie protestante), tout en étant associés à des œuvres catholiques ou non confessionnelles (société de la charité maternelle, Cité de l'Enfant-Jésus, société d'instruction primaire du Rhône, société professionnelle du Rhône, École de commerce, École centrale, Société des amis de l'Université)⁸².

On peut conclure avec cet exemple lyonnais. Dans quelle mesure l'espace urbain permet-il la construction identitaire des protestants français de l'époque moderne, principalement du XVIII^e siècle ? Cette question appelle des réponses nuancées. Il n'y a pas d'intégration totale dans la population urbaine : on se marie plutôt entre soi, on ne se retrouve ni dans tous les lieux, ni dans toutes les sociétés. Mais on ne peut parler non plus de ségrégation. Il n'y a jamais de quartier réservé, les sociétés exclusivement protestantes sont rares, les mariages mixtes sont toujours possibles, les relations sociales n'ont pas de frontières confessionnelles bien tranchées. Sans doute la distance est-elle trop faible avec les catholiques français, sur le plan culturel et religieux, pour qu'il y ait une véritable coupure entre les deux communautés. C'est surtout vrai

⁸⁰ A. Leroux, *Les Religioneux de Bordeaux...*, *op. cit.*, p. 238-239.

⁸¹ Y. Krumenacker, *Des Protestants au Siècle des Lumières...*, *op. cit.*, p. 219-222 ; id., « Promouvoir l'allaitement maternel à Lyon au XVIII^e siècle », dans Olivier Christin et Bernard Hours (dir.), *Enfance, assistance et religion*, Lyon, Chrétiens et Sociétés, 2006, p. 259-273.

⁸² Catherine Pellissier, *Loisirs et sociabilités des notables lyonnais au XIX^e siècle*, Lyon, Editions lyonnaises d'Art et d'Histoire et Presses universitaires de Lyon, 1996.

quand il s'agit de huguenots, mais c'est également le cas avec les protestants étrangers, qui nouent de multiples liens, y compris matrimoniaux, avec les Français. La construction identitaire se fait alors sans doute dans la tension entre ces deux pôles : des activités, des lieux, des comportements privilégiés, mais des relations toujours maintenues avec les non protestants. S'ajoute à cela d'autres facteurs, non spécifiquement urbains, de type culturel : les lectures (beaucoup de bibliothèques comprennent des Bibles, des livres de prières, des sermons), l'éducation (dans les pays protestants pour les négociants)⁸³ et un sens profond de l'histoire qui fait que tous, Français ou étrangers, se sentent héritiers des huguenots persécutés pour leur foi.

Yves Krumenacker
Université Jean Moulin Lyon 3
RESEA-LARHRA, UMR 5190

⁸³ Y. Krumenacker, « Des négociants protestants... », art. cit.

